



JOANNA BOURNE

Le maître du secret

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Joanna Bourne

Joanna Watkins Bourne est une autrice américaine de romances historiques ayant pour cadre l'Angleterre et la France durant les guerres napoléoniennes. Elle a reçu de nombreuses récompenses, y compris le prestigieux RITA Award 2009 de la meilleure romance historique pour *Le maître du passé*.

Le maître du secret

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Le maître du jeu
Le maître de mon cœur
Le maître du secret
Le maître du passé
Le maître de la vérité

Belle comme la nuit

JOANNA
BOURNE

Le maître du secret

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Lionel Évrard*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE FORBIDDEN ROSE

Éditeur original
The Berkley Publishing Group,
published by the Penguin Group

© Joanna Watkins Bourne, 2010

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2015

1

— Ce n'est pas que tu te sois montré stupide, assura Marguerite. Mais tu n'as pas eu de chance. Le résultat est le même.

Naturellement, le lapin ne lui répondit pas. Il pantelait, couché sur le flanc, et semblait ruisseler de terreur, pris au collet qu'elle avait posé. Elle l'avait fabriqué avec des bandes de soie rouge arrachées à sa robe. L'animal ne pouvait s'échapper. Même lorsqu'il l'avait entendue écarter les buissons et qu'il avait senti la mort venir, il ne s'était pas débattu. Raisonnablement, il s'était rendu.

— On peut voir là une analogie avec ma propre situation, reprit-elle dans un soupir. C'est indéniable.

Marguerite de Fleurignac s'accroupit, puis souleva ses jupes avant de s'agenouiller dans l'herbe. Celle-ci était glissante et un peu coupante sur la peau nue de ses chevilles. Les ruines du château s'élevaient dans son dos. Elle évitait autant que possible de regarder dans cette direction.

— Je meurs de faim, tu sais, poursuivit-elle. Pas comme dans les livres, avec grâce et noblesse : non, je crève de faim stupidement. J'ai dû racler de l'avoine au fond des mangeoires. J'ai cueilli des baies. J'ai déterré des carottes sauvages que je suis allée grignoter dans

mon repaire, sous le pont. Rien de tout cela n'est très bon pour mon estomac. C'est assez sordide, je te passe les détails.

On aurait dit que le lapin voyait à travers elle.

— La vie ne ressemble pas aux fables. Aucun oiseau magique ne se posera sur le faîte du toit, porteur d'un message. Toi-même, tu ne vas pas m'offrir trois vœux pour que je te libère. Aucun prince n'arrivera sur son blanc destrier pour me sauver.

Toutes les nuances de brun d'une tartine de pain grillé se mêlaient dans la fourrure de l'animal, plus sombre sur le dos que sur le ventre. Un velours délicat de poils couleur crème garnissait l'intérieur de ses oreilles, sous lequel apparaissait le rose de la peau. Une rangée de poils plus épais ourlait le haut de ses yeux, ce qui étonna Marguerite. Jamais elle n'aurait imaginé qu'un lapin puisse avoir des cils. Mais ce qui la frappa davantage encore, ce fut la terreur qui hantait le regard de la bête prise au piège...

Elle regretta alors d'avoir examiné sa prise de si près. C'était une erreur, et elle n'aurait pas dû lui parler non plus.

Alors qu'elle n'avait que cinq ou six ans, le vieux Matthieu l'avait laissée le suivre dans ses rondes de garde-chasse à travers bois. Les pièges qu'il posait faisaient de gros dégâts parmi les lapins de garenne. Il les fourrait dans une grande gibecière en cuir avant de les ramener chez lui.

Cela faisait quinze ans qu'il était mort. Dans les derniers jours de sa maladie, elle était allée quotidiennement lui rendre visite dans sa cabane sale et encombrée au bord de la rivière. Pour atténuer sa douleur, elle lui apportait du brandy chipé dans les caves du château.

L'oncle Arnault – à l'époque le marquis en titre – l'avait grondée et avait donné des ordres, qu'elle avait ignorés.

— Tu gâtes trop ces paysans ! s'était-il emporté. Ce ne sont pas tes animaux de compagnie.

Le père de Marguerite, lui, avait fait valoir que l'alcool n'était pas bon pour les humeurs corporelles, et qu'il valait mieux offrir au vieux Matthieu de l'eau de mer et de la purée de betteraves. Et quand elle s'était obstinée, son cousin Victor l'avait suivie, avait renversé sur le sol et brisé tout ce que contenait son panier.

Pour avoir voulu discuter politique avec la guillotine, oncle Arnault était mort depuis longtemps. C'était le père de Marguerite qui était marquis désormais, pour autant que quiconque pût encore se prévaloir de ce titre obsolète. Victor avait rejoint les Jacobins, le plus radical des groupes révolutionnaires. Les tonneaux de brandy avaient explosé dans un déluge de flammes bleues lorsque l'incendie avait gagné les caves à vin du château. Qu'importait-il donc qu'elle ait pu subtiliser un peu de liqueur pour atténuer les souffrances d'un vieil homme à l'agonie ?

Les fils du vieux Matthieu avaient fait partie de la foule d'incendiaires venus saccager le domaine. À la lueur des torches, elle les avait reconnus sur la pelouse.

Le poulx du lapin battait à son cou, seul signe de vie. En regardant cette pastille de poils de la taille d'un sou se soulever obstinément, Marguerite ajouta d'un ton rêveur :

— J'invente dans ma tête des histoires dans lesquelles je me conduis toujours de manière héroïque. Mais quand des hommes sont venus pour me tuer, je me suis sauvée comme un lapin, si tu veux bien me pardonner cette comparaison.

Elle essuya son visage mouillé de pluie sous son avant-bras. Sa manche rugueuse sentait l'herbe foulée, la sueur et la fumée.

— À te raconter mes problèmes, reprit-elle, je vais te faire périr d'ennui. Ses propres tracasseries sont toujours

d'un intérêt capital ; ceux des autres, beaucoup moins...

Le plafond de nuages bas avait une couleur semblable à celle d'un hématome qui commençait à passer. Alors qu'elle levait la tête, quelques gouttes lui martelèrent le visage. Même à distance respectable du château, les cendres noires avaient sali le feuillage des arbres. Les averses se mêlaient de suie depuis l'incendie.

— Voilà toute l'histoire, si elle t'intéresse tout de même.

Marguerite recueillit quelques gouttes au creux de sa paume. En soulevant au bout d'un doigt un fragment noir qui s'y était déposé, elle poursuivit :

— Ça, c'est tout ce qui reste des rideaux du salon bleu. Et ça...

Sur la manche de sa robe, elle cueillit d'autres dépôts de cendre et enchaîna :

— ... ce doit être un point à la fin d'une phrase de mon journal. Quant à ceci, c'est tout ce qui subsiste d'un vieux conte d'autrefois. Le voilà définitivement perdu, à présent.

Marguerite s'essuya la paume sur sa robe. Elle mourait de fatigue. Elle était restée éveillée deux nuits de suite afin de mettre à l'abri le dernier contingent de moineaux. Elle avait ainsi conduit à travers champs trois hommes, trois femmes et un enfant jusqu'aux ruines du moulin qui constituait leur prochain point de rendez-vous. Elle avait attendu avec eux que le fils de Héron vienne les prendre en charge pour les mener un peu plus loin sur le chemin de l'exil. Puis elle avait rebroussé chemin parce que Corneille – le pourtant fiable et prudent Corneille, qui n'avait jamais manqué un rendez-vous – ne s'était pas encore montré. Il était en retard, et cela l'inquiétait.

Les moineaux s'étaient plaints qu'elle n'ait pas de nourriture à leur offrir, mais personne ne s'était

inquiétude de savoir ce qui lui était arrivé quand le château avait brûlé.

Enfin parvenus à Londres, ces moineaux raconteraient à qui voudrait les entendre combien ils avaient été courageux et à quels dangers ils avaient échappé en fuyant la France. Aucun d'eux n'aurait un mot pour évoquer la bravoure du jeune fils de Héron, qui était venu seul, de nuit, les prendre en charge, pas plus qu'ils ne se souviendraient de l'héroïsme de Jeanne – alias Roitelet –, qui avait risqué sa vie pour les faire sortir de Paris. Aigrette, Alouette et tous ceux qui les avaient cachés n'auraient pas droit non plus à leur reconnaissance. Leur aide, les moineaux la tenaient pour acquise.

Marguerite frissonna. À rester assise à même le sol, sous la pluie, pour faire la conversation à un lapin, elle ne devait pas s'attendre à autre chose.

— Je vais te dire ce que je devrais faire, reprit-elle. Je devrais m'enfoncer dans les bois avec ta dépouille – si je puis me permettre d'être aussi abrupte –, construire un feu, t'embrocher sur un bâton et te faire rôtir. Après quoi, j'aurais assez de force pour gagner Paris, de nuit.

Même si cela ne parvenait pas vraiment à la réchauffer, elle se frotta les avant-bras et poursuivit :

— Corneille est plus qu'avisé. Je devrais le laisser se débrouiller avec ses propres moineaux et aller prévenir les autres.

Son bavardage n'y changeait rien : la terreur primitive qui émanait de l'animal lui parvenait toujours, semblable au chant lancinant d'une meule à aiguiser.

— N'attends aucune pitié de ma part, citoyen Lapin, le prévint-elle. Je n'ai plus de cœur. C'est la première chose que j'ai dû dévorer pour ne pas mourir de faim.

Le lapin ne tressaillit pas quand elle posa les mains sur lui, mais sous sa fourrure, elle sentait un tremblement ininterrompu. Le couteau que Marguerite tira de sa poche était beaucoup plus aiguisé que quatre jours

plus tôt, quand il n'était encore qu'un innocent coupe-papier. Glissant le doigt sous le lien de soie qui avait servi de collet, elle marmonna :

— Mais au lieu de me montrer raisonnable, évidemment je vais devoir me contenter de vieilles céréales qui ne me réussissent guère et te libérer.

D'un coup sec, elle trancha le lien et ajouta :

— Tu ne me témoigneras aucune reconnaissance, je le sais bien. Tu reviendras cette nuit, à la tête d'une centaine de tes congénères, pour brûler le pont, et moi avec.

Libéré, l'animal ne bougeait pas.

— Allez, va-t'en ! s'impatientait-elle. Tu m'ennuies, à faire le mort. Sauve-toi avant que je change d'avis et décide de te manger accompagné d'oignons sauvages et de cresson.

Un long tressaillement parcourut le corps du lapin, des pointes de ses oreilles à celles de ses pattes. Il se redressa vivement et bondit dans l'herbe haute du fossé. Avec lui disparut la lancinante plainte inaudible de terreur.

C'était un soulagement d'en être débarrassée. Dans un soupir résigné, Marguerite marmonna :

— Sa viande aurait été gâtée par la peur, de toute façon. Cela m'aurait rendue malade.

2

Parce que la tête lui tournait, Marguerite demeura encore un moment agenouillée dans l'herbe, à observer la trace laissée par le lapin en s'enfuyant. Elle se demanda s'il vivrait jusqu'à un âge avancé et deviendrait un patriarche entouré de ses petits-enfants, ou s'il finirait, sous peu, croqué par un renard.

Puis, sous le bruit de fond de la pluie, des voix se glissèrent jusqu'à elle – des voix d'hommes.

Empoignant ses jupons, elle se redressa et se mit à courir.

N'ayant pas le temps de rejoindre les bois, elle se dirigea vers le château. Sur le long chemin du jardin de fleurs, lavandes, digitales et soucis s'accrochèrent à elle. Ses sabots dans le gravier faisaient trop de bruit, bien trop de bruit...

Ces hommes qui remontaient l'allée de derrière ne pouvaient être des villageois. Les habitants de Voisemont ne seraient pas venus à une heure si tardive, et ils auraient attendu qu'il fasse meilleur pour piller le château. De plus, ils seraient arrivés dans des charrettes grinçantes qu'elle aurait entendues depuis longtemps. Quant au messager de Corneille, il resterait parfaitement silencieux quand il la rejoindrait – s'il finissait par arriver.

Marguerite traversa la cour sans ralentir l'allure et s'engouffra dans l'écurie par la porte restée ouverte. Ses sabots martelèrent l'allée située derrière la rangée de stalles, dont les ouvertures donnaient sur la grisaille extérieure. Aucun relent animal ne lui monta aux narines. Aucun bruit de sabot ne retentit dans le noir. Seuls se faisaient entendre les piailllements secs des hirondelles nichant entre les poutres de l'avant-toit. Sans les chevaux pour donner vie à ce vaste espace dont le faîtage culminait à une grande hauteur au-dessus d'elle, l'endroit semblait vide et désolé.

Les villageois étaient passés par là, après au gain, économes et l'œil aux aguets. Pas un seul objet de valeur n'était resté en place : la moindre couverture, le plus petit grelot, les rênes en cuir comme les cordes, tout avait été emmené. Ils avaient même vidé l'avoine des mangeoires pour l'emporter dans des sacs, n'en laissant ici ou là que quelques poignées. Les poules de Voisemont mangeraient à leur faim cet été...

Arrivée au bout de l'allée, Marguerite s'arrêta sous l'échelle inclinée menant au grenier à foin. Elle se tapit dans l'ombre, de la paille jusqu'aux chevilles, pour espionner ce qui se passait à l'extérieur. Le vent jouait avec les portes à l'anglaise des stalles restées ouvertes et chassait l'averse jusque dans l'écurie. Il n'aurait fallu que trois minutes pour les refermer, mais nul n'avait pris cette peine. Peut-être était-ce un principe révolutionnaire, que de laisser de la bonne paille se gâter sous la pluie.

Son poste d'observation lui offrait une vue dégagée. Elle allait s'assurer que ce n'était pas le messenger de Corneille qui arrivait, puis elle se glisserait par la porte de derrière et laisserait les intrus à leur pillage.

Elle distinguait à présent les voix de deux hommes qui approchaient : l'une grave et profonde, l'autre plus enjouée et plus haut perchée. Il pouvait s'agir de vagabonds à la recherche d'un gîte pour la nuit, ou de

philosophes, d'érudits, de chevaliers errants, de pèlerins, de héros grimés... Peut-être l'un d'eux était-il un prince avide de faire le bien, empli de bienveillance.

Mais la potentielle bienveillance des hommes laissait Marguerite sceptique, ces temps-ci.

Ils émergèrent enfin dans la cour, sous l'averse qui les voilait un peu à ses yeux. Celui qui ouvrait la marche était grand, habillé comme un marchand prospère mais aussi hâlé qu'un paysan. Un jeune garçon, qui devait être son serviteur, le suivait, luttant pour faire avancer une paire d'ânes.

L'homme imposant, qui lui tournait le dos, s'arrêta au centre de la cour et leva la tête pour observer la façade du château maculée de stries noires. Il n'avait certes rien d'une gravure de mode, mais il ne ressemblait pas non plus à un vagabond. Ses vêtements – un simple manteau, de hautes bottes – étaient ceux, confortables et utilitaires, d'un voyageur. Les jambes écartées, les pouces crochetés dans sa ceinture, il semblait s'abîmer dans quelque méditation.

Il aurait pu être un soldat examinant une cité conquise, se préparant à la raser et à recouvrir ses fondations de sel. Ou un bâtisseur inspectant les ruines d'une villa romaine, évaluant un tonnage en vue de racheter et de transporter le marbre de récupération. Sans cesser sa contemplation, il ôta son chapeau et le cogna contre sa cuisse d'un geste décidé qui témoignait d'une grande force parfaitement maîtrisée.

Marguerite n'aimait pas cela. Pas du tout, même.

L'homme n'arborait aucun signe indiquant qu'il aurait pu être le messager de Corneille : un ruban rouge portant un nœud, ou n'importe quel vêtement de cette couleur noué de même. Ce n'était qu'un étranger qui s'aventurait dans son domaine.

« Tu n'as rien à faire ici. Va-t'en ! » lui ordonna-t-elle en silence.

Naturellement, il n'en fit rien. Il recoiffa son chapeau, remonta le col de son manteau, puis se retourna et se dirigea vers la laiterie et le hangar à voitures. À cette distance, elle ne distinguait pas ses traits. C'était à peine si la lumière chiche lui permettait de discerner les méplats de ses pommettes hautes, sa mâchoire assombrie d'un chaume de barbe, son nez proéminent. Ses cheveux châains tombaient en désordre dans son cou.

S'il avait été un personnage de conte de fées, ç'aurait été le géant, pas le prince. Or, il était plus risqué de se frotter au premier qu'au second.

Voilà ce qu'elle avait récolté à s'accrocher au château comme de la mousse aux pierres. N'étant pas allée au-devant du danger sur la route de Paris, celui-ci avait fini par la rattraper. Elle était comme cet homme qui avait fui la Mort de Baghdad à Samarkand, et que la Mort avait néanmoins trouvé, car tel était son destin.

L'étranger poursuivait sa visite entre les dépendances. Lorsqu'il arriva aux abords de l'écurie, l'espace d'un instant, Marguerite eut l'impression qu'il la regardait. Elle retint son souffle tant il semblait concentré. Même en se sachant invisible, blottie qu'elle était dans les ténèbres, elle se figea. Il détourna enfin les yeux, reporta son attention sur le muret de pierre ceinturant le jardin où se trouvait le bassin aux poissons, la grande grille en fer restée ouverte et, au-delà, les plants d'herbes aromatiques des cuisines, dont la porte elle aussi béait. Peut-être existait-il un règlement non écrit stipulant que les foules en colère et les pillards devaient laisser les lieux ouverts à tous les vents en les quittant.

Le jeune serviteur attachait ses ânes à un piquet en débitant une litanie saccadée de griefs.

— Pieds d'âne au beurre... Âne en croûte... Soupe d'âne... Ils ne perdent rien pour attendre...

Il avait un accent gascon. De la Gascogne, il avait également le type : cheveux noirs et peau hâlée des

habitants du sud de la France. Le service de son maître l'avait mené bien loin de chez lui.

Les deux hommes étant fort occupés, Marguerite pourrait en profiter pour se glisser hors de l'étable par la porte de derrière, et rejoindre l'abri de jardin en s'efforçant de se faire aussi discrète qu'un hérisson. Mais peut-être ferait-elle mieux d'attendre encore un peu. Le duo allait probablement finir par rejoindre l'abri d'une chambre et le confort d'un vrai lit au village après avoir fureté tout son soûl. Elle pouvait aussi grimper dans le grenier à foin et continuer de les espionner. Après tout, il n'était pas exclu qu'ils finissent par lancer l'un des cris de reconnaissance.

Il lui était également possible de rester plantée là comme une idiote. Elle ne parvenait pas à sortir de l'indécision.

— Il y a du verre brisé partout ! lança l'homme au physique impressionnant. Gare à tes pieds, et n'amène pas les ânes par ici.

Un accent breton. L'individu venait donc de la région la plus ancienne et la moins évoluée de France.

Il ne paraissait pas décidé à s'engager davantage dans les ruines. Planté au milieu, il observait tout et semblait ruminer. Marguerite n'avait aucune envie de se frotter à un homme qui avait autre chose en tête que les joies faciles du pillage.

Debout sous le crachin français, William Doyle, espion britannique, méditait sur les forces de destruction.

Decorum et Dulce, les oreilles couchées, rechignaient à entrer dans la cour. Ces bêtes n'aimaient peut-être pas l'odeur de l'incendie, à moins qu'un relent de décomposition ne les ait alertées. Quelle qu'ait pu être la raison de leur refus, elle leur causait une profonde aversion.

Le jeune Hawker n'avait pas appris à apprécier ces ânes à leur juste valeur. Ils avaient la prudence du chat.

Rien d'évident n'expliquait pourtant leur attitude. Pas de cadavre en vue, pendu à un arbre. Bien sûr, il ne fallait pas exclure la présence d'un mort laissé à pourrir dans un coin.

D'une brusque détente de la tête, Dulce tenta de mordre Hawker ; il ne le rata que d'un cheveu. Le garçon ne manquait heureusement pas d'agilité et avait évité les dents de l'âne.

— Espèce de saloperie de... moine sodomite ! cria-t-il.

« Celle-ci, c'est de moi qu'il la tient, songea Doyle. Je suis vraiment un brillant exemple pour la jeunesse. » Hawker connaissait quelques rudiments de français quand il l'avait rejoint. Il se chargeait d'enrichir son vocabulaire.

Les ânes lui posaient un problème dont il ne pouvait se débarrasser par quelques paroles ou un coup de poing au menton. Parfois, c'était un vrai plaisir d'éduquer ce garçon.

Hawker tira sur les rênes d'un geste sec. Il donnait l'impression de savoir ce qu'il faisait, ce qui en disait long sur ses dons de comédiens.

— Je vais mettre à bouillir vos entrailles pour en faire de la colle ! menaça-t-il.

— Quand tu auras fini de discuter avec le bétail, intervint Doyle, nous pourrions peut-être faire une petite reconnaissance des lieux ?

Il lui ordonna par geste de passer par le jardin jusqu'à l'abri et de faire ensuite le tour par l'ouest. Hawker était toujours prompt à comprendre ce qu'il attendait de lui. Foulant l'herbe humide, le garçon disparut derrière les haies de buis. Sans rien perdre de l'habileté acquise en ville, il commençait à se mouvoir comme un vrai campagnard.

Manifestement, ils avaient le château de Fleurignac pour eux seuls. Pas de jacobins radicaux pour leur agiter sous le nez des papiers officiels. Pas de domestiques pour faire cogner leur seau dans le puits ou casser de la

vaisselle dans les cuisines. Pas de poules dans les pieds ni de chevaux à l'écurie. Pas même un chien pour venir leur disputer la jouissance des lieux. Aucun signe, non plus, de ce vieux fou de marquis de Fleurignac ou de sa fille.

À la taverne de Voisemont, on leur avait expliqué que le vieil homme s'était enfui avant l'arrivée des jacobins venus l'arrêter pour le ramener à Paris et le guillotiner. Il était parti dans un carrosse tiré par quatre chevaux, les poches pleines de diamants, et on l'avait vu rejoindre dans le Nord les armées attaquant la France.

D'autres avaient affirmé qu'il avait été secouru par l'une des fraternités de héros et de fous qui, faisant la nique à la Révolution, aidaient les aristocrates à prendre le chemin de l'exil. Caché dans le double fond d'une charrette, il devait être en train de rejoindre la côte.

Un autre groupe – le plus véhément – assurait que le marquis avait péri dans l'incendie du château. Ils en étaient certains : ils l'avaient vu, de leurs yeux vu, tambourinant aux fenêtres avant de s'enflammer comme une torche. Il était à présent enseveli sous huit pieds de cendres et de débris, serrant dans ses poings carbonisés une fortune en or, qu'il suffisait d'aller chercher.

Doyle, quant à lui, était persuadé que Fleurignac n'était pas au château quand celui-ci avait été attaqué. C'était un citadin dans l'âme. Il devait être allé chercher refuge là où il se sentait en sécurité : à Paris. C'est là-bas qu'il les trouverait, sa satanée liste et lui.

La fille du marquis, en revanche, n'avait pas quitté les lieux. Les hommes de la taverne étaient tous d'accord pour affirmer qu'elle se trouvait au château à l'arrivée des jacobins, mais nul ne s'était étendu sur son sort. À peine avaient-ils échangé quelques coups d'œil entre eux. Ce dont les gens refusaient de parler était toujours intéressant.

D'un lent regard circulaire, Doyle examina les environs tout en esquissant mentalement son rapport. Le

château était aussi grand que la demeure de son père, Bengeat Court, et devait, comme elle, avoir été construit au XVI^e siècle. Ses murs avaient été bâtis avec ce granit dont ils avaient noté la présence dans les champs au cours de leur voyage depuis la côte. Le toit s'était affaissé de manière inégale au gré des poutres qui cédaient, donnant à ces ruines l'apparence d'un triste bossu. Un éventail de suie couronnait chaque fenêtre.

Ils avaient vraiment transformé cet endroit en enfer.

Des statues étaient tombées de leurs niches sous les avant-toits. Brisée en plusieurs morceaux, une main de pierre tenant un parchemin gisait à ses pieds. Un peu plus loin, le drapé d'une toga se devinait dans un bout de marbre. Une œuvre de la période classique tardive, romaine et non gallo-romaine. Empereurs et poètes, renversés par les fermiers de Voisemont-en-Auge, s'étaient écrasés dans la cour, solitaires, loin du soleil d'Italie.

De même, dans les jardins d'agrément tirés au cordeau, les statues de nymphes en marbre avaient été systématiquement décapitées. Telle était la mode en France, ces derniers temps.

Hawker revint et se fraya un passage à travers la cour jonchée de débris en faisant très attention où il posait les pieds.

— Des belettes, grommela-t-il. Voilà ce qu'il me faut. Je les ferai rentrer par leurs longues oreilles d'ânes et je les laisserai leur boulotter le cerveau.

— Cela pourrait marcher, convint Doyle, se prêtant au jeu.

— Je veux les voir mourir lentement. Prendre tout mon temps pour les regarder crever à petit feu. Il y a personne dans ces jardins, mort ou vif. L'herbe est toute piétinée par des voitures et des chevaux. Quatre voitures différentes, puisque vous allez me poser la question. Et il y a plus rien à voler.

Il jeta un coup d'œil dédaigneux aux chaises brisées, aux tableaux défoncés et maculés de boue qui l'entouraient, avant de conclure :

— Si vous voulez mon avis d'expert, on peut piller un château ou on peut le brûler jusqu'aux fondations, mais c'est une erreur de vouloir faire les deux en même temps.

— Quelqu'un aura sans doute commis une erreur de minutage, commenta Doyle. Regarde un peu là-haut.

Du regard, il désignait le bord du toit, où le plomb fondu des toitures avait formé d'épaisses stalactites noirâtres.

À la recherche du mot français correspondant, Hawker se creusa la tête et hasarda :

— C'est du... plomb, non ?

— Oui. Du plomb. Sais-tu pourquoi je m'y intéresse ?

Hawker n'en savait rien, et il détestait cela.

— Ça vous rappelle les soldats de plomb avec lesquels vous jouiez quand vous étiez mioche ? hasarda-t-il, narquois.

Très drôle.

— Il y a actuellement une pénurie de plomb en France, expliqua Doyle. Il doit y avoir ici trois tonnes – peut-être trois tonnes et demie – de ce métal qui pourraient être fondues pour faire des balles républicaines. Un jour ou l'autre, ce plomb risque de nous causer des soucis sur un champ de bataille ou un autre.

Le regard froid, Hawker rétorqua :

— À vous, peut-être. Pas à moi. Je suis pas assez fou pour aller mourir sur un champ de bataille.

« Pas une once de patriotisme en toi, mon garçon, songea Doyle. Étant donné la fosse d'aisance où tu as vu le jour à Londres, je ne vois pas comment il pourrait en être autrement. »

— À ta place je n'en serais pas si sûr, conseilla-t-il. Les dieux peuvent avoir un curieux sens de l'humour. Nous allons camper ici pour la nuit.

Le feu semblait avoir joué à saute-mouton avec les dépendances. Si la laiterie était intacte, il ne restait que des ruines du hangar à voitures. Celles-ci avaient été renversées dans la cour et incendiées. N'en subsistait que des carcasses de bois noirci et quelques liens de cuir. L'écurie, quant à elle, était intacte.

Autrefois à Bengeat, lorsque son père était en colère contre lui ou que ses frères lui faisaient passer un sale quart d'heure, il arrivait à Doyle de dormir dans l'écurie. Mais dans un pays hostile, pas question d'aller dormir dans un lieu clos. Mieux valait choisir l'orangerie.

— Par là, indiqua-t-il d'un signe de tête. Allons nous mettre à l'abri de la pluie.

Il ne restait de l'orangerie qu'une structure ouverte à tous les vents mais encore dotée d'un toit. Toutes les vitres avaient été brisées, les orangers renversés, leurs bacs couchés sur le côté. Les plants mis à l'abri dans la serre avaient été jetés à terre et piétinés. Une couche de verre brisé jonchait le sol, plus épaisse près des parois, éparpillée à quelques mètres tout autour en un semis d'éclats brillants.

Doyle fit le tour de l'édifice, ouvert sur trois côtés. En cas de visite impromptue, il verrait les intrus arriver et les entendrait piétiner les débris. Il détestait être surpris.

Hawker le suivit, faisant craquer le verre sous ses pieds.

— Les morveux du coin ont dû en rêver pendant des années, commenta-t-il. Ceux qui habitent des porches dans ce village puant, et qui se contentent de volets clos qui n'empêchent pas le vent d'entrer. Ils devaient envier les plantes qu'on dorlotait ici, bien au chaud derrière des murs de verre. Chez eux, on crevait de froid dans le noir. Ici, on faisait pousser des fleurs.

— C'est arrangé, fit remarquer Doyle. Il ne poussera plus de fleurs ici.

Du coin de l'œil, il vit son compagnon ramasser une pierre et la lancer sur une dernière vitre, qui se fracassa dans un tintement cristallin. Les héroïques révolutionnaires de Voisemont n'avaient pas achevé leur besogne. Celle-ci l'était à présent.

— Ça m'aurait empêché de dormir de savoir qu'il en restait une, marmonna Hawker.

— Autre chose à détruire pour rendre l'endroit tout à fait confortable ? s'enquit Doyle.

— Ça ira comme ça.

Du bout du pied, Hawker repoussa ce qui restait d'un pot d'orchidée et ajouta :

— Ils haïssaient encore plus cet endroit que le château. Je suis étonné qu'ils l'aient laissé debout.

— Ce n'est peut-être que partie remise.

Il y avait tant de haine dans ce garçon, se dit Doyle. Mais s'il était capable de comprendre ce genre de chose, il méritait qu'on lui donne sa chance.

— Va attacher les bêtes dans le jardin des cuisines, reprit-il. Si tu les fais marcher sur du verre, je te ferai enlever les échardes dans leurs sabots avec les dents. Tu iras ensuite chercher de la paille, que nous nous fassions une litière. Autant essayer de bien dormir cette nuit.

— De la paille ! J'adore le luxe.

Trois hirondelles jaillirent soudain de l'avant-toit protégeant le mur-pignon de l'écurie. S'il n'avait pas regardé dans cette direction, Doyle les aurait manquées. Cela ne signifiait probablement rien – ces oiseaux s'envolaient même sans motif –, mais il sentit les poils se dresser sur sa nuque. Les ânes, eux aussi, semblaient nerveux. « Quelqu'un nous observe », devina-t-il.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta le garçon en portant la main au poignard glissé dans sa ceinture.

— Ne te retourne pas.

— Ils sont où ?

— Dans l'écurie. Tout au bout à gauche. Tu vas partir tranquillement et sortir de leur ligne de mire. Occupe-toi de nos amis à grandes oreilles, comme convenu.

— Vos amis, rectifia Hawker. Pas les miens.

Au bénéfice de quiconque les observerait, il assortit sa remarque d'un haussement d'épaules et s'éloigna, les mains dans les poches, en sifflotant, comme aurait pu le faire n'importe quel Français. Le suivant du regard, Doyle songea que ce gosse était vraiment taillé pour ce métier, et qu'il ferait de lui un espion... s'il n'avait pas un jour à le tuer.

En portant les mains à son pantalon tel un homme qui cherche un endroit pour uriner, Doyle se dirigea vers le mur de pierre qui faisait le tour du jardin des cuisines. Quand il y eut une haie de buis entre lui et l'écurie pour le dissimuler aux regards, il se hissa par-dessus le mur, et dut piétiner de l'autre côté un parterre de plantes aromatiques.

L'odeur du basilic lui frôla les narines. Celle-ci allait s'accrocher à lui et risquait de trahir sa présence, mais il n'y avait rien à y faire. Veillant à ne piétiner que la terre pour ne pas se trahir, il longea le mur du jardin et resta à couvert. Trente pas plus loin, il arriva à l'arrière de l'écurie. Il s'immobilisa et étudia les alentours. Il eut bientôt la certitude que personne ne faisait le guet. Tout était tranquille et paraissait désert.

Pourtant, la certitude que quelqu'un l'attendait à l'intérieur était bel et bien là.

La porte de service donnant dans la sellerie était ouverte. Doyle s'avança et pénétra dans le bâtiment.

L'inconnue savait se tenir parfaitement tranquille. Ce fut la première chose qu'apprit Doyle à son sujet. Sa patience infinie la rendait quasiment invisible. La plupart des gens ne pouvaient rester plus de deux minutes sans s'agiter.

La jeune femme se tenait tapie dans l'ombre, sous le grenier à foin, d'où elle observait la cour. L'air entraît et sortait de ses poumons sans faire le moindre bruit et son visage lui demeurait invisible. Ses vêtements, confortables mais sans recherche, pouvaient être ceux d'une servante ayant quelques responsabilités ou d'une femme de fermier : une jupe d'un bleu foncé, un tablier blanc, un fichu assez commun drapé sur les épaules. Elle était chaussée de sabots. Ses cheveux, rassemblés en natte dans le dos, étaient retenus par une bande de tissu d'un rouge éclatant. Elle serrait les bras contre elle, comme pour se protéger.

Les taches de boue sur sa jupe et les écorchures sur ses bras indiquaient qu'elle s'était cachée dans les bois et n'y avait pas eu la vie facile. Sans doute avait-elle occupé quelque fonction au château – dame de compagnie, couturière, ou femme du régisseur.

Par chance ou par habileté, elle avait choisi l'ouverture qui offrait la vue la plus dégagée sur la cour, le

château et ses dépendances. Cette pensée venait à peine d'effleurer Doyle que l'inconnue porta la main à sa nuque. Il comprit qu'elle se sentait observée, et ce n'était pas un don courant.

Aussitôt après, elle se retourna et le vit. Le temps parut suspendre son cours.

Doyle s'était placé entre elle et la porte de service. Elle n'avait pas songé à se ménager une retraite de secours au cas où celle-ci lui serait interdite.

Dans un tourbillon de jupons, elle pivota et s'élança le long des stalles, sa natte rebondissant dans son dos. Doyle la rattrapa à mi-chemin de la porte principale et l'entoura de ses bras pour la retenir.

L'inconnue fit volte-face et tenta de le griffer au visage. Quand il lui immobilisa les poignets, elle se tortilla telle une anguille et mordit l'une des mains qui la retenaient.

Doyle tressaillit et protesta :

— Tenez-vous tranquille, je ne vais pas...

Un coup de sabot dans le tibia l'empêcha de poursuivre. Réprimant un cri, il poursuivit sourdement :

— Allez-vous enfin cesser ? J'essaie de ne pas vous faire mal...

Elle profita de ce qu'il rajustait sa prise pour libérer une de ses mains et dégainer un couteau. Cette fois, Doyle décida que la plaisanterie avait assez duré. D'un croc-en-jambe qu'elle ne vit pas venir, il la fit tomber dans la paille et plongea sur elle pour l'empêcher de se relever. Dans la mêlée, elle avait lâché son arme, et bien qu'elle continuât à se débattre, elle ne faisait pas le poids.

Outre qu'elle était légère pour sa taille, la jeune femme cédait à la panique et ignorait tout du combat au corps à corps. Contre lui, elle n'avait aucune chance. Elle parvint néanmoins à lui donner un coup de genou qui atterrit bien trop près de son entrejambe à son goût.

Cela ressemblait à un coup de chance. Aucun des hommes qu'elle avait connus n'avait dû lui apprendre le meilleur moyen de s'en prendre au sexe fort. C'était bien dommage, car elle mettait beaucoup d'enthousiasme à lui faire mal.

Doyle ne pouvait la blâmer de s'y essayer. À sa place, il aurait fait de même. Se redressant légèrement au-dessus d'elle, il déclara d'un ton ferme :

— Mordre tout ce qui vous tombera sous la dent ne vous servira pas à grand-chose, et vous allez finir par m'agacer.

Sa capitulation fut brutale. Elle se rendit d'un coup et tout fut terminé. Elle resta allongée sous lui, à le regarder. Ils se retrouvaient aussi proches l'un de l'autre que deux amants peuvent l'être, mais leur étreinte ne ressemblait en rien à l'amour.

« Je lui ai offert la peur de sa vie », se rendit-il compte.

Puis l'inconnue inhala brièvement en découvrant d'aussi près la cicatrice qui barrait la joue de Doyle. Elle courait du sourcil au menton, chef-d'œuvre d'art grotesque. C'était le point saillant de sa physionomie, et il savait qu'elle lui donnait un air dépravé.

— Ce qui me tient lieu de visage n'est pas bien joli à regarder, reconnut-il. J'ai de la chance de ne pas l'avoir constamment sous les yeux.

Il l'écrasait sous son poids, mais ne bougeait pas d'un pouce.

Les yeux écarquillés de la jeune femme étaient de la couleur du café que l'on verse – d'un brun intense et translucide. Sous son léger hâle, elle était blême, et il sentait trembler ses muscles raidis par la peur.

— Lâchez-moi, dit-elle d'une toute petite voix.

Son fichu s'était relâché si bien que la naissance de ses seins était visible dans l'échancrure. Doyle sursauta en découvrant qu'il avait posé la main sur l'un d'eux.

Comment diable était-ce arrivé ? Il fit remonter vivement ses doigts jusqu'à l'épaule de l'inconnue.

— Désolé, s'excusa-t-il. N'y voyez pas malice. C'était un... accident.

Un accident qui lui avait permis de constater qu'elle avait une très jolie paire de seins, d'un blanc crémeux, ronds comme des pêches. Le fichu ne remplissant plus son office, ses mamelons pointaient, semblables à deux appétissantes petites baies roses... Il lui suffirait de baisser la tête pour les cueillir entre ses lèvres.

Que tu te mettes à baver sur ses tétons, voilà qui la rassurerait certainement.

Il se hissa davantage sur les coudes pour la soulager de son poids.

— Je voulais savoir qui m'espionnait, reprit-il. C'est tout. Je ne vais pas vous faire de mal. Vous voyez ? Je vais même vous lâcher.

Les yeux rivés aux siens, il la vit se calmer peu à peu tandis qu'elle retournait ses paroles dans sa tête. Muscle après muscle, il la sentit se détendre.

— Je ne m'attendais pas à trouver qui que ce soit ici, confia Doyle. Au village, on m'a dit que le château avait été déserté. Que faites-vous là ?

— C'est cela que vous appelez me lâcher ? s'impacienta-t-elle en jetant un bref coup d'œil à sa cicatrice. Si vous n'avez vraiment pas l'intention de me faire du mal, vous pourriez peut-être mettre un peu de distance entre nous. Vous êtes très lourd.

Comme il roulait sur le côté, puis s'agenouillait, Doyle se fit la réflexion que l'inconnue ne manquait pas de caractère, et cela lui plaisait. Il n'avait de toute façon pas besoin de l'immobiliser. À la moindre tentative de fuite, il l'aurait rattrapée.

— C'est déjà mieux, reconnut-elle d'une voix qui chevrotait un peu. Mais j'aimerais qu'il y ait encore plus de distance entre nous. Chacun à un bout de cette écurie, ce serait parfait.

Quel sens de la repartie ! Ignorant sa suggestion, Doyle répliqua :

— Asseyez-vous et répondez-moi. Qui êtes-vous ? Pourquoi m'espionniez-vous ?

L'inconnue se redressa sur son séant et remit son fichu en place.

— Je ne vous espionnais pas, se défendit-elle. Je voulais vous éviter. Il y a une sacrée différence.

Son accent était celui du Paris des cafés, des boulevards et des salons. Aucune trace de patois normand. Elle n'était ni dame de compagnie ni femme de régisseur. Par chance, Doyle venait de tomber sur la fille de la maison – la fille de Fleurignac.

— Vous vous montrez bien prudente, commenta-t-il.

Elle allait le conduire droit à son père. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de lui coller aux basques.

Peut-être que son expression avait trahi ses pensées. La jeune femme détourna bien vite les yeux.

— Je me méfie des étrangers ces derniers temps, dit-elle.

— Et je ne suis pas particulièrement rassurant.

Doyle passa le pouce sur sa cicatrice. Pour une femme tombant nez à nez avec lui dans une écurie déserte, il devait représenter une vision de cauchemar.

— Pas très joli, n'est-ce pas ? insista-t-il, provocant.

Malgré tous ses efforts, elle ne parvenait pas à dissimuler sa peur. Il devina que cela devait lui être plus insupportable encore que la vision qu'il offrait.

— Pas très joli, admit-elle, soutenant cette fois crânement son regard. Mais pas de quoi non plus empêcher les poules de pondre. On voit pire dans n'importe quel village alentour. Ne vous sentez pas diminué à cause de votre absence de beauté. Je me suis cachée avant de découvrir votre visage.

— Voilà qui me remet à ma place.

Prenant appui sur ses talons, il ajouta :

— Je ne ressemble pas à grand-chose, mais je suis parfaitement respectable, là d'où je viens.

— Là d'où vous venez, répliqua-t-elle, peut-être ne donnez-vous pas la chasse aux jeunes femmes pour les jeter dans la paille comme des quartiers de viande.

Elle s'accroupit à son tour, s'arrangeant pour dissimuler ses jambes sous son jupon crotté en un geste gracieux qui évoquait davantage Versailles que la campagne normande.

— Et là d'où vous venez, reprit-elle, peut-être prenez-vous la peine de vous présenter avant d'agresser une femme.

— Chez moi ou ailleurs, je n'agresse pas les femmes. Je m'appelle Guillaume Lebreton. Originaire de Bretagne, je vis à présent à Paris. Ce n'est pas moi qui me suis caché pour espionner et qui me suis mis à mordre à tout va une fois découvert. Et vous, qui êtes-vous ?

La jeune femme prit une profonde inspiration. Doyle savait que c'était toujours un prélude au mensonge.

— Margaret Duncan, répondit-elle. Dame de compagnie de Mlle de Fleurignac.

— Vous êtes donc anglaise.

— Écossaise, rectifia-t-elle.

Elle est écossaise comme moi je suis Robert le Bruce.

— Vous voilà bien loin de chez vous, Maggie Duncan.

— Détrompez-vous. Je suis chez moi en France. Ma famille habite Arles. Mon père est colonel d'infanterie.

On trouvait effectivement en France de ces petits-enfants aux cheveux roux des hommes qui avaient suivi le roi Stuart dans son exil. Bon nombre d'entre eux servaient dans l'armée française, mais Doyle n'était pas dupe. Cette langue bien pendue et cette tête bien faite ne devaient rien à l'Écosse et tout à la France.

Le regard de la jeune femme alla se poser, par la porte ouverte d'une stalle, sur les ruines noircies du château.

— Mademoiselle a pris la fuite, précisa-t-elle. Quant à moi, on m'a laissée ici pour que je puisse avoir cette délicieuse conversation avec vous.

Doyle réprima un sourire mais n'en pensa pas moins. C'était vraiment une petite futée, cette Maggie.

Il ne servait à rien de chercher à se confronter à ce roc ambulant, aussi Marguerite y avait-elle renoncé. Tôt ou tard, elle trouverait bien le moyen de le mettre en échec.

À moins qu'il ne la tue avant.

M. Lebreton l'aïda à se remettre debout, puis il ramassa le coupe-papier, l'étudia avec curiosité et le rangea dans une poche intérieure de son manteau. Lui empoignant fermement l'avant-bras, il lui proposa ensuite de le suivre à l'extérieur de l'écurie où la pluie commençait à faiblir. Il n'y avait rien de brutal ni de menaçant dans son attitude. Il se montrait simplement très déterminé, comme un oiseau de proie peut l'être. Un rokh, par exemple, comme dans la fable de Sinbad. Inutile d'essayer de discuter avec un rokh.

Il n'était pas dans ses intentions d'abuser d'elle et de l'étrangler au beau milieu d'un jardin. Sans doute pour plus de discrétion, il la tira jusqu'à l'orangerie. Tandis qu'ils traversaient la cour, Marguerite recroquevilla les orteils à l'intérieur de ses sabots pour ne pas les perdre. Si elle survivait, elle en aurait besoin.

— Adrien ! lança Lebreton. Nous avons une invitée.

Un jeune garçon apparut entre les bacs d'orangers renversés. Noiraud, souple, maussade, il ressemblait à quelque génie invoqué par un magicien impatient. Il ne

semblait pas surpris de découvrir son maître traînant derrière lui une femme récalcitrante, ce qui ne présageait rien de bon.

Lebreton barra toute retraite à Marguerite pendant que son jeune serviteur balayait les éclats de verre sur le sol à l'aide d'une palme. Il s'acquitta de sa tâche en boitant légèrement. Contrairement à son maître, qui était laid comme toutes sortes de péchés dans lesquels il était probablement passé maître, ce garçon était assez beau.

Quand un espace suffisant fut dégagé, Lebreton retira son manteau et le jeta sur le sol aux pieds de Marguerite, ce qui lui rappela une histoire. L'un des courtisans d'une ancienne reine anglaise s'était conduit ainsi pour permettre à sa souveraine de traverser une rue boueuse, il devait y avoir plus d'un siècle de cela. Peut-être s'agissait-il d'Elizabeth. Elle ne gardait en revanche pas souvenir du nom du courtisan.

— Asseyez-vous, intima-t-il. Et évitez de vous évanouir.

Joignant le geste à la parole, Lebreton lui appuya sur les épaules. Marguerite tomba lourdement sur son séant. S'il avait l'intention de la contraindre à lui obéir, elle ne voyait pas pourquoi il se donnait la peine de lui donner des ordres.

La peur n'était pas une alliée fiable. Elle permettait de tenir bon face au danger, mais elle vous laissait dans un état d'extrême faiblesse lorsqu'elle reflétait. Un long frisson la secoua. La périphérie de son champ de vision s'obscurcit. Le bruit du balai improvisé et du verre brisé s'estompa. Elle avait l'impression de sombrer dans un rêve qui n'avait rien d'agréable.

Elle qui avait incité hommes et femmes de La Flèche à prendre des risques sans compter, à se montrer forts et intrépides en dépit du danger, découvrait à présent ce qu'il en coûtait d'avoir à faire preuve d'un tel courage.

Le manteau de Lebreton était d'un brun foncé qui paraissait noir dans la lumière déclinante, et rayé de lignes rousses. Marguerite se retrouvait assise au beau milieu, telle une grenouille sur un nénuphar, entourée de ce qui avait été autrefois un agréable jardin et n'était plus que désolation. Un nouveau frisson la secoua.

— Vous n'avez pas de raisons d'avoir peur, assurait-il.

Sa main s'ouvrit. Elle crut qu'il allait la toucher et tressaillit légèrement, ce qu'il ne manqua pas de remarquer.

— Laissez-moi partir, dit-elle. Maintenant.

— Vous vous cachez ici depuis qu'ils ont brûlé le château, n'est-ce pas ? Je ne vous reproche pas d'être effrayée. Il ne manque pas de charognards pour battre la campagne, ces jours-ci. Des déserteurs, voire de véritables bandits. Vous avez de la chance d'être tombée sur moi.

— Croyez bien que je vous en suis reconnaissante.

— Non, rectifia-t-il. Je vous terrifie. Mais je vais arranger cela sous peu. Ne bougez pas.

Si ses paroles étaient destinées à la rassurer, il avait complètement échoué.

Restée seule, elle eut tout loisir de s'interroger sur ce monsieur Lebreton qui s'exprimait comme un villageois de Bretagne et prétendait être un homme simple, alors qu'il n'y avait rien de simple en lui. Que venait-il faire chez elle, puisque le pillage ne semblait pas l'intéresser, et comment réagir face à lui ?

Si elle tentait de s'enfuir maintenant, il se chargerait une fois encore de lui montrer à quel point il était plus fort et plus rapide qu'elle. Mieux valait attendre la nuit.

Un vent aigre et chargé d'humidité soufflait de l'ouest. Elle avait la chair de poule et la faim lui tenaillait l'estomac. Si elle avait tué ce lapin, comme n'importe quelle femme sensée l'aurait fait à sa place, si elle l'avait emporté dans les bois pour le faire cuire, elle

n'aurait pas croisé la route de Lebreton et ne se retrouverait pas dans cette situation. Jean-Paul disait toujours qu'elle finirait par les faire tous tuer, à se montrer si fantasque.

Marguerite replia les jambes, les entoura de ses bras, posa la joue sur ses genoux et ferma les yeux. Peut-être, lorsqu'elle se déciderait à les rouvrir, serait-elle ailleurs – au pays de Cocagne, ou sur l'île de Tír na nÓg, ou dans l'Atlantide de Platon, l'un de ces endroits mythiques dont parlaient les vieilles légendes. C'était peu probable, mais pas complètement impossible.

Lebreton envoya son compagnon chercher les paniers chargés sur les ânes et le remplaça pour balayer le sol. Elle l'entendit grogner comme il déplaçait de grands bacs en cuivre. Elle ignorait pour quelle raison il se donnait cette peine, mais n'allait pas se fatiguer à chercher.

Lors de l'incendie du château, les assaillants étaient venus bombarder l'orangerie avec des pierres. On aurait dit qu'à leurs yeux, c'était une femme adultère qu'il fallait punir et détruire. C'était étrange qu'il y fasse à présent si froid alors qu'il y avait toujours fait si chaud.

Quand elle était enfant, Marguerite avait fait de cet endroit son terrain de jeux, son royaume secret, empli de fleurs semblables à des traits de lumière, de fleurs en éventail, de fleurs en forme de plumes, d'épées d'un rouge cireux. La chaudière tournait jour et nuit, tout l'hiver, pour garder en vie orangers, cyclamens et ananas.

Jean-Paul était le fils de maître Béclard, botaniste aux jardins royaux. Il était arrivé au château avec un lot d'orchidées et de broméliacées et y était resté pour s'en occuper. Convaincu qu'elle ne demandait pas mieux que de l'entendre, il lui avait parlé dans le détail de chacune des plantes de l'orangerie.

Un jour, alors qu'elle avait quinze ans, il avait cueilli une fleur d'oranger et la lui avait glissée dans les cheveux.

— Cela vous fera une orange de moins au dessert, avait-il murmuré avant de l'embrasser.

Un bruit de bottes la tira de ses pensées. Lebreton la dominait de toute sa taille. On aurait dit que sa tête atteignait les nuages. D'un geste ample, sans la toucher, il lui drapa une couverture sur les épaules.

S'il voulait s'en prendre à elle, qu'attendait-il ? Elle préférerait ne pas imaginer quelles sombres vilenies une telle désinvolture dissimulait.

— Si cela vous chante, ayez peur de moi, dit-il. Mais au moins, cessez de trembler. J'ai froid rien qu'à vous regarder.

— Je m'en voudrais de vous mettre mal à l'aise.

— Bien ! se réjouit-il. Je viens de voir l'esquisse d'un sourire sur vos lèvres. Continuez ainsi.

Sur ce, il s'en alla.

Son jeune serviteur rapporta à leur camp de fortune le dernier des paniers. Il ne lui témoignait ni hostilité ni gentillesse, et se contentait plutôt de l'observer. Rien d'étonnant que le valet se révèle aussi déstabilisant que son maître.

À l'aide de palmes sèches et de brindilles, Lebreton fit démarrer un petit feu qu'il alimenta ensuite avec du bois de récupération noirci par l'incendie. Pendant ce temps, son aide déballa une cafetière et de quoi faire la cuisine. Il était méthodique, preuve que cette tâche lui était familière. Il mit de l'eau à chauffer dans une bouilloire semblable à celle que l'on devait trouver dans toutes les cuisines de Normandie, mais c'est sur un feu de camp alimenté par des pieds de chaises cassés qu'il l'installa.

Après avoir achevé le déballage de ses propres affaires, Lebreton vint s'asseoir en tailleur à côté d'elle,

si près que leurs genoux se touchaient presque. Il s'était débarrassé de son chapeau, si bien qu'elle ne pouvait ignorer sa cicatrice, pas plus que le reste de ses traits taillés à la serpe. Il fit peser sur elle un regard inquisiteur, puis annonça :

— Quand vous aurez bu un peu de café, je vous poserai quelques questions.

Sans doute ne comptait-il dans son répertoire aucune expression qui ne paraissait pas menaçante.

Le jeune serviteur – Adrien – tendit bientôt à Marguerite une tasse en porcelaine dont l'anse était cassée et le rebord ébréché. Lebreton referma ses doigts autour des siens et la lui fit saisir fermement avant de déclarer :

— Buvez cela. Ensuite, nous parlerons.

Il avait des mains de laboureur, aux doigts forts, agiles et calleux, aux larges paumes ; des mains capables, qui avaient dû s'aguerrir en maniant nombre d'outils.

— Je ne suis pas un vaurien, Maggie, ajouta-t-il.

« Un homme comme vous peut être ce qu'il veut », répliqua-t-elle en silence.

— Appelez-moi « citoyenne Duncan ». Ou « Mlle Duncan ». Mais pas « Maggie ».

— C'est noté.

Voyant la couverture glisser d'une de ses épaules, il la remit en place.

— Vous n'avez pas sursauté, cette fois, constata-t-il. Nous progressons.

Cela n'avait rien d'un progrès. C'était juste qu'elle était épuisée et ne tenait pas à renverser du café sur elle. Elle ne jugea toutefois pas utile de le détromper.

Le breuvage était chaud et très doux. C'était du véritable café d'Haïti, et non cette infusion à base de racines et d'orge qui inondait le marché ces temps-ci.

— Vous ne me rassurerez pas en me collant ainsi, fit-elle remarquer.

— Bien sûr que non ! Je vous rassurerai en vous prouvant à quel point je suis inoffensif. Regardez cela, citoyenne Maggie.

Il désigna les quatre paniers.

— C'est mon stock d'honnête commerçant que vous voyez là : Voltaire, Diderot, Rousseau, Lalumière – soit la liste d'auteurs approuvée par le Comité d'Éducation. On y trouve des livres pour enfants diffusant les sentiments adéquats : « C, pour Contre-révolutionnaire – puissent-ils tous périr ! D, pour Devoir envers la patrie – puissions-nous y être fidèles ! » Ce genre de choses... J'ai aussi des paquets de cartes à jouer ornées de jolies images d'esprit révolutionnaire. L'as est représenté par une guillotine, ce qui est bien de nature à donner du piment au jeu, n'est-ce pas ? J'ai aussi quelques belles reproductions de la Déclaration des droits de l'homme prêtes à encadrer pour agrémenter le manteau de cheminée. Vous avez devant vous Guillaume Lebreton, marchands de livres ambulants.

Il n'existait pas la moindre possibilité que cet homme puisse gagner sa vie en vendant des livres chargés à dos d'ânes. Cela n'avait aucun sens. Autant croire un loup cherchant à se faire passer pour agneau. Il ne parviendrait pas à la leurrer.

— Un métier fort respectable, déclara-t-elle poliment. À n'en pas douter.

— Diffuser l'idéal révolutionnaire en province, reprit-il, tel est mon métier. Quand je croise des maîtres d'école utilisant encore ces vieux manuels remplis de mensonges et de superstitions, je les emporte et je les brûle. Les livres, pas les maîtres – c'est habituellement ma petite blague, à cet endroit de mon discours.

— Très amusant.

— Je leur présente ensuite les bons de commande pour les nouveaux ouvrages, qu'ils ne sont que trop heureux de signer, je ne sais pourquoi. Avec un peu de

chance, les ouvrages en question sont toujours approuvés quand je rentre à Paris.

— Votre vie est certes pleine d'incertitudes, citoyen.

Le feu crépitait et envoyait des gerbes d'étincelles. Le jeune serviteur se rendit à l'écurie et en revint les bras chargés de paille.

Lebreton se redressa de manière que les flammes illuminent son visage ruiné par la cicatrice. Il le faisait délibérément, afin qu'elle s'habitue à le voir sous son jour le plus effrayant, et cela fonctionnait mieux qu'elle ne l'aurait souhaité. Déjà, elle avait moins peur de lui.

Avant même d'être défiguré, sans doute n'avait-il pas été l'homme le plus séduisant de la terre, avec ses sourcils marqués, son nez fort et sa mâchoire carrée. Pourtant, il lui semblait à présent plus impitoyable et déterminé que dangereux ou malfaisant. Il ressemblait à ces gisants de pierre montant la garde dans les caveaux des cathédrales, les mains jointes autour de la poignée de leur épée, attendant d'être rappelés à la fin des temps pour se joindre à la bataille ultime.

Marguerite se réchauffait en buvant le café que ce géant rusé lui avait offert. Derrière les parois de verre brisé, la pluie rendait le crépuscule plus éclatant. Elle releva les genoux et y posa la tasse, soufflant délicatement sur le breuvage avant de le boire à petites gorgées. Ils étaient allés jusqu'à chercher de la porcelaine dans les ruines pour améliorer son confort. Cette attention la touchait et témoignait de l'intelligence de celui qui était assis près d'elle autant que de son amabilité.

— Vous auriez préféré du thé, présuma-t-il. Vous êtes écossaise.

— Je n'aime pas beaucoup le thé. Et je n'ai jamais vu l'Écosse. C'est mon grand-père qui est né à Aberdeen.

Cette histoire familiale était celle de sa gouvernante, la véritable Mme Duncan, qui avait les cheveux blonds, des taches de rousseur sur le visage, et était mariée à un banquier guindé de la ville d'Arles.

— Mais vous êtes pourtant écossaise, insista-t-il.

— On ne cesse pas de l'être si facilement.

Puisqu'il lui mentait, elle lui rendait la pareille. Échange de bons procédés.

Il ignorait qu'elle avait appris à mentir à Versailles, dans le bon vieux temps, lorsque le roi était encore vivant. Le mensonge était alors un art, aussi formalisé et élégant que le menuet, l'angle formé par un ruban sous un chapeau, ou le billet discrètement glissé d'une main à une autre dans un corridor bondé. Au palais, l'air était saturé d'intrigues et de ragots. Oncle Arnault avait été au centre de la plupart d'entre eux. Elle-même n'était pas un amateur lorsqu'il s'agissait de repérer les mensonges.

Marguerite but une autre gorgée. Le breuvage avait été adouci avec du sucre blanc, qui s'était complètement dissous. Café de Haïti, sucre de Martinique... De telles denrées se vendaient à prix d'or à Paris, mais devaient être beaucoup plus abordables dans les villes côtières où les bateaux venus des îles débarquaient leurs marchandises.

Peut-être Lebreton avait-il vendu quelques livres à Dieppe ou au Havre la semaine précédente. Ou peut-être avait-il visité quelques villages de pêcheurs où accostaient les contrebandiers. Peut-être était-il de ceux qui permettaient la circulation en France des lettres d'émigrés en Angleterre, des journaux étrangers, des fonds clandestins ou des messages d'espions. Il pouvait même être un espion, royaliste, autrichien ou anglais. Ou un agent de la police secrète parisienne.

Il pouvait faire partie de La Flèche.

Ayant confectionné trois matelas rudimentaires avec de la paille, le jeune serviteur grillait à présent du pain sur le feu. Bien qu'elle mourût de faim, Marguerite continuait de boire son café comme si de rien n'était.

— Nous n'allons pas tarder à manger, assura Lebreton. Avez-vous cessé d'avoir peur de moi ? Je l'espère.